

LA « DETERRITORIALISATION » EUROPEENNE DU
JESUITE VISCARDO Y GUZMAN
OU LA RECONSTRUCTION AFFECTIVE
DU TERRITOIRE PERUVIEN

NICOLAS DE RIBAS

Université d'Artois Textes & Cultures EA 4028

33

Abstract

The concern of the territorial implanting characterizes the writing of the Jesuit Juan Pablo Viscardo, the precursor of the Spanish-American independences. This very personal exercise of research for sense from past is situated in the intersection of the collective History of its region, Peru, and of the history of individual life. Since the exile which leads him in Italy and in England, the debt of the Jesuit towards its native territory is constant. He would moreover be more exact to say about the earth and about the water which marked his childhood, so much these two elements are an integral part of the set of every day of the Creole little boy dreaming, roaming and wandering in the Peruvian South. The Jesuit is sensitive to the quality of his environment: his esthetic aspect, the prodigality and the comfort which he brings to his inhabitants. Viscardo, which suffers during the exile of what it will not see again, refreshes a geography whom he wants to free from the spanish yoke.

Resumen

La preocupación por el arraigo territorial caracteriza innegablemente la escritura del jesuita Juan Pablo Viscardo, el precursor de las independencias hispanoamericanas. Este ejercicio muy personal de búsqueda de sentido a partir del pasado se sitúa en la intersección de la Historia colectiva de su región, el Perú, y de la historia de vida individual. Desde el exilio que lo conduce a Italia y a Inglaterra, la deuda del jesuita con su territorio natal es total. Describe detenidamente la tierra y el agua que marcaron su infancia, dos elementos que forman parte integrante del decorado de cada día del niño criollo que vaga y vagabundea por el sur peruano. El jesuita es sensible a la calidad de su entorno, su aspecto estético, y la prodigalidad y la comodidad que aporta a sus habitantes. Viscardo, que sufre desde el exilio de la « presencia-ausencia » del territorio que nunca verá de nuevo, reanima una geografía que hay que liberar del yugo español.

Après les jugements de ses contemporains, il faut attendre le début du siècle dernier pour voir apparaître les premiers travaux historiques sur les actions révolutionnaires de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, ce créole né en 1748 à Pampacolca dans la région d'Arequipa au Pérou, qui intègre la Société de Jésus à l'âge de treize ans. Au-delà des ouvrages indispensables, toujours cités, de ses premiers biographes tels que Rubén Vargas Ugarte et José Agustín de la Puente Candamo, on trouve, ensuite, l'œuvre de Miguel Batllori et l'étude de César Pacheco Vélez grâce auxquelles Viscardo commence à être reconnu comme une personnalité de l'époque des Lumières exceptionnellement douée, ayant su concilier la réflexion et l'action, l'instruction et le combat pour la liberté du Nouveau Monde. Tel est le prisme à travers lequel Viscardo est couramment perçu dans les ouvrages et les articles qui lui sont dédiés, principalement sud-américains. De ce fait, nous ne pouvons pas détacher ici la pensée des actions de cet homme car, dans une large mesure, c'est l'expérience qui l'a poussé à adopter certaines positions idéologiques. Mais tout mythe a son histoire et sa géographie, l'une étant d'ailleurs le signe de l'autre. Et de ce point de vue, nous croyons ce binôme insuffisamment exploré chez Juan Pablo Viscardo, malgré l'existence d'une bibliographie abondante sur ce jésuite, mais qui s'adresse davantage au penseur qu'au personnage dont la pensée politique et la construction identitaire se rattachent à la région d'Arequipa.

Le souci de l'enracinement territorial caractérise indéniablement l'écriture de Juan Pablo Viscardo, le précurseur des indépendances hispano-américaines. Cet exercice très personnel de recherche de sens à partir du passé se situe à l'intersection de l'Histoire collective de sa région, le Pérou, et de l'histoire de vie individuelle. Cette représentation, ou plutôt cette conquête de l'espace, est à la fois produit d'un travail de remémoration et de lectures dont les références sont bénéfiques pour l'épanouissement idéologique que le jésuite péruvien connaît en Europe, ce territoire de l'autre, et plus précisément dans la cité toscane de Massa Carrara, où il s'installe dès 1769 à la suite de l'expulsion de la Société de Jésus.

Viscardo, qui souffre depuis l'exil de la « présence-absence » de ce qu'il ne reverra pas, ranime une géographie du moi. La prise de conscience d'appartenir au territoire péruvien, se traduit, au fil de sa plume, par des réactions littéraires patriotiques qui rassemblent toutes les anamnèses concernant les lieux. Le jésuite, qui s'installe ensuite en Angleterre à deux reprises, entre 1782 et 1784, puis de 1791 jusqu'à sa mort en 1798, amorce clairement un mouvement centripète de domiciliation. Tel Icare, il désire se rendre à Londres pour obtenir une aide militaire et financière. Dans le *Projet pour rendre l'Amérique indépendante* de 1790, Arequipa, qui récolte les faveurs du jésuite, Maracaibo, Coquimbo, la baie du Honduras et Buenos Aires, se présentent comme les cinq villes d'attaque pour faire la révolution. Mais plus que jamais, l'action viscardienne reflète le souhait du sujet de « s'auto-fonder », de retourner à Arequipa et de se retrouver, enfin, figé dans un cadre harmonieux et libre. Mais quel est l'impact de sa région

natale dans l'élaboration de son dessein émancipateur ? Quel est le poids du Pérou dans son processus réflexif ? Comment retrace-t-il dans ses manuscrits le territoire de son enfance ? Pour répondre à ces questions, nous étudierons la construction littéraire d'une « auto-géographie », puis nous aborderons l'aspect révolutionnaire du discours du jésuite, et enfin nous analyserons l'orgueil de Viscardo d'appartenir à un territoire fertile et prodigue.

LA RÉGION D'AREQUIPA : UN « AUTO-TERRITOIRE » RECONSTRUIT À DISTANCE

Dans les missives du jésuite adressées aux autorités britanniques susceptibles de l'aider dans son dessein émancipateur, le style lui-même est révélateur de cette volonté toujours soucieuse de placer au plus haut son pays natal. La géographie est l'objet d'un chant d'amour. Tous les mots reconstruisent mentalement sa ville. Viscardo recompose, étant reclus depuis 1767, une image mentale de son pays, de son « centre » perdu. Grâce au lexique qui mise sur le sentiment et la subjectivité teintée d'affectivité, le créole est assurément à la tête de l'orientation identitaire qui tente d'inculquer au peuple américain l'orgueil de ses racines.

Dans le village péruvien de Pampacolca¹, la famille-souche viscardienne correspondait au modèle ancien, patriarcal, patrilocal et patrilinéaire, avec de grandes maisons et beaucoup d'enfants, sept en l'occurrence. De l'éducation créole de Juan Pablo Viscardo, à cette première époque, nous pouvons dire avec certitude qu'elle a été déterminée par les valeurs et les mœurs imposées par la religion catholique. Et ce, d'autant plus que sa famille cultivait des relations très étroites avec des prêtres et des religieuses de l'Intendance d'Arequipa, et que certains parents, comme ses sœurs aînées et son oncle Don Silvestre Viscardo, étaient des gens d'Église. Cet attachement aux normes et valeurs chrétiennes qui caractérisait la vie familiale et sociale était d'autant plus contraignant que le Saint-Office alimentait et imposait une forte censure sociale. En outre, la mère de Juan Pablo ne négligea rien pour donner à Juan Pablo, dès sa plus tendre enfance, une solide éducation qui lui permit d'appréhender la réalité andine et de l'interpréter.

Pour bien situer son village, nous tenons à restituer un extrait du rapport géographique de l'Intendant Don Antonio Álvarez y Jiménez de 1790 :

« [se encontraba] en una pampichuela que tendrá cosa de una legua de llanura plana con bastante número de casas seguidas ; su construcción de adobes, tapial y piedra negra

¹ S. Rodríguez Amézquita, *Monografía de la villa de Pampacolca, cuna del Precursor Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Arequipa, Impr. Miranda, 1971, p. 24. Précisions que les Espagnols s'y établirent définitivement en 1592 et que dès 1540, Don Francisco Pizarro, connaissait ce village : « *El Marqués D. F. Pizarro, Adelantado, Capitán General y Gobernador por sus majestades en estos reynos. Por cuanto vos, Juan Crespo, habéis servido a su Majestad en esta tierra con vuestros caballos y armas [. . .]. El tiene en la mitad de Chuquibamba 83 indios y la de los Aronas (Pampacolca) que están en este valle, Cuzco 22 de enero de 1540* ».

LA « DETERRITORIALISATION » EUROPEENNE DU JESUITE VISCARDO Y GUZMAN
OU LA RECONSTRUCTION AFFECTIVE DU TERRITOIRE PERUVIEN

con techos de madera de sauces y paja larga encima. Sus calles rectas bien formadas con acequias en sus medios por donde se conduce el agua para el aseo y regadío de ellas mismas y algunas huertas que poseen. Su clima es bastante frío y en tiempos ventosos, especialmente en la estación de invierno... »²

Ce village, d'une vérité poétique, physique et agricole, qui renvoie à la prodigalité et à la générosité de toute une région, est traversé par la Cordillère occidentale. En 1713, le Général Don Joseph Caraza délimite ainsi le territoire de Pampacolca, « *el granero de papas* » :

« En el valle de los Majes a 17.10.1713 ante mi, el gobernador D. J. Caraza, Juez Visitador de Tierras del partido de Condesuyos, por S. M., se presentaron a nombre del Común de Indios los Caciques Gobernadores de Chuquibamba, Pampacolca, Andaray, Yanaquihua, Salamanca, poniendo mediante sus recursos y demás credenciales sobre pastos y moyas de sus territorios a los que reconocen los ayllus de las estancias de tasa mayor en conformidad de dichas constancias inmemoriales se señalan los siguientes linderos : Chuquibamba – le pertenecen desde sus alturas hasta el Coropuna, por un costado la quebrada de Rata y por el otro el paraje nevado Cullurmani ; y desde este punto corresponde a Pampacolca hasta su fin. »³

On rappellera maintenant qu'à l'image de la personne, tout groupe familial tente de se trouver un « corps spatial »⁴ qui réalise, au sens fort, l'unité familiale dans la pluralité de ses fonctions. L'habitat, en tant que point de repères, est assurément un élément essentiel de l'unité et de la solidité familiales, moins peut-être sur le plan réel que sur le plan projectif et symbolique. La maison, plus encore que le paysage, est un « état d'âme ». Par sa simple évocation, le mot « *casa* » (*Lettre du 30 septembre 1777* adressée au Gouverneur du Conseil de Castille Manuel Ventura Figueroa)⁵ dit une intimité. L'arrachement de Viscardo à son habitat en 1767 devient une véritable démarche de mort.

Le jésuite évolue donc socialement au cœur du biotope andin de la région d'Arequipa et de sa famille qui l'entoure : « *Ma famille y était en considération ; j'ai là mes biens et des amis* » (*Projet pour rendre l'Amérique indépendante*, 18 septembre 1790)⁶. Le pronom « y » renvoie ici à la ville d'Arequipa et non pas au « village-berceau » de Viscardo que fut Pampacolca. En effet, paradoxalement, Viscardo n'évoque jamais dans ses missives son enfance passée dans ce village, et va plutôt se déclarer « *de la diócesis de*

²V. Barriga, *Memorias para la historia de Arequipa. Relaciones de la Visita realizada por el gobernador intendente Don Antonio Álvarez y Jiménez*, Arequipa, Establecimientos Gráficos La Colmena, 1946, p. 32.

³S. Rodríguez Amézquita, *Monografía de la villa de Pampacolca, cuna del Precursor Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, op. cit., p. 20.

⁴Y. Castellan, *La Famille*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 78.

⁵M. B., p. 161.

⁶M. E Simmons, *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983, p. 167. Nous abrègerons M. E. S..

Arequipa en el Perú » (*Lettre du 28 mai 1784* adressée au Comte de Campomanes)⁷ et se définir en tant que « *diocesano de Arequipa* » (*Lettre du 28 mars 1788* adressée au Ministre des Indes Antonio Porlier)⁸. Pourquoi ?

La famille Viscardo occupait trois pôles importants de la future Intendance, Arequipa, Pampacolca et la vallée de Majes et, à cette époque, on se définissait en fonction de son diocèse. L'Arequipa de son enfance était une grande ville, construite à deux mille quatre cents mètres au pied des volcans⁹, qui jouissait d'un climat printanier à longueur d'année. Viscardo décrit alors sa ville, celle du printemps éternel, en se présentant comme un guide, faisant découvrir au lecteur, par le biais d'une description apologétique truffée de superlatifs, les somptuosités de cette ville :

« La ville d'Arequipa, qu'on dit contenir quarante mille habitants, et qui est une des plus florissantes du Pérou : l'air de cette riante ville passe pour être le plus pur, et je puis assurer par rapport à son climat, que la chaleur à peine s'y fait-elle sentir, [...] on sent que tous les plus grands avantages se réunissent dans Arequipa. » (*Projet pour rendre l'Amérique indépendante*, 18 septembre 1790)¹⁰

Arequipa, cet espace mémoriel, ce territoire personnel, représente la « cité » par antonomase.

Si le territoire aréquipien a une place de choix dans l'œuvre viscardienne, certaines villes comme Arica¹¹, Pisco¹² ou Lima¹³, viennent représenter d'autres exemples de l'espace urbain péruvien. Toutefois, à la différence des autres cités de la Vice-royauté du Pérou, la présence des Indiens était proportionnellement moins nombreuse dans l'In-

⁷ M. Batllori, *El Abate Viscardo : historia y mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Mapfre, 1992, p. 215. Nous abrègerons M. B.

⁸ M. B., p. 230.

⁹ P. Macera Dall'Orso, *Arequipa : geografía colonial*, Lima, UNMSA, 1989 ; M. Neira Avendaño, *Historia General de Arequipa*, Arequipa, Fundación Bustamante de La Fuente, 1990 ; N. Sánchez Albornoz, *La ciudad de Arequipa, 1573-1645 : condición, migración y trabajo de los indígenas*, Arequipa, UNSA, 2003, p. 42 ss.

¹⁰ M. E. S., p. 167.

¹¹ Viscardo écrit dans son *Projet pour rendre l'Amérique espagnole indépendante* daté du 18 septembre 1790 et présenté à Londres le 15 mars 1791 : « On pourrait faire descendre à Arica de mille à deux mille hommes de troupes, lesquelles pour éviter l'air, qui n'est pas trop sain, dudit Port, passeraient immédiatement à Tagna, bourgade espagnole bien peuplée, et qui n'est éloignée que de six à huit lieues » (M. E. S., p. 168).

¹² Viscardo décrit ainsi Pisco dans la *Suite-essai* du *Projet* de juin 1792 : « La bourgade de Pisco, qui contient plus de quatre cents familles, ne diste [sic] qu'une demi-lieue de la mer, 40 de Lima, et 9 à 10 d'Yca la capitale de cette juridiction » (M. E. S., p. 199).

¹³ J. P. Viscardo y Guzmán, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán* (Édition de Homenaje del Congreso de la República y de la Comisión Nacional encargada de los Actos conmemorativos del 250^e Aniversario del Nacimiento de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia americana), Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998. Nous abrègerons O. C.. La lettre du 30 septembre 1781 atteste d'un séjour à Lima : « *los distintos países en que viví, Arequipa, Cusco, Lima* » (O. C., p. 12). Viscardo se réfère-t-il à la période d'attente dans la Cité des Rois avant d'embarquer pour l'Italie ? Sans doute. Il écrit encore : Lima, « *cette délicieuse capitale* » (*Suite-essai* de juin 1792, M. E. S., p. 183).

tendance qui vit grandir Viscardo. La province d'Arequipa était composée de nombreux Espagnols, péninsulaires et américains, ainsi que d'un grand nombre de métis¹⁴. Citons l'analyse démographique de John Fisher qui se base sur le recensement de 1795 :

« En términos globales, el número más grande de españoles fue registrado en las provincias de Arequipa, que tenía 40 000 (28.6 %) - la mayor parte de ellos (22 000) en la misma subdelegación de Arequipa - de una población total de 138 000 personas para toda la intendencia, y el Cuzco, con 33 000 (15.7 %) de un total provincial de 209 000 habitantes. La menos populosa intendencia de Lima tenía 25 000 españoles - 20 000 en la ciudad de Lima -, que conformaban el 15.8 % del total provincial de 156 000. »¹⁵

38

Quant aux métis, dont le nombre était difficilement chiffrable en raison du manque de moyens et de précision scientifique, ils atteignaient le nombre de 4900¹⁶ à Arequipa, soit strictement le même qu'à Lima. Et celui des esclaves noirs s'élevait dans la « ville blanche » à 4000 : « unos 4000 negros vivían en la capital de la intendencia »¹⁷ précise Fisher. Ils représentaient une très faible proportion si l'on compare leur présence à celle de la cité de Trujillo où il y avait plus de 14000 esclaves. Avec un découpage ethnique différent, Arequipa représente, comme ailleurs au Pérou, un lieu de sociabilité au centre duquel le groupe espagnol dominait, et se côtoyaient ou s'évitaient différentes communautés socio-ethniques.

Comme le dévoile Viscardo, la plus grande diversité naturelle que la planète renfermait, était présente dans cette région : paysages, climats, altitudes, et donc des monts, des plaines, et des vallées somptueuses comme celles de Majes¹⁸, Camaná et Tambo¹⁹ : « Presque dans toute l'étendue des domaines espagnols entre les tropiques et plus particulièrement dans leur partie méridionale, à peu de distance des côtes de la mer, le terrain commence à s'élever : les climats changent graduellement, à proportion des hauteurs et des situations » (*La Paix et le bonheur du siècle prochain* de 1797)²⁰. La famille Viscardo possédait d'ailleurs dans ces vallées quelques haciendas :

¹⁴ E. Cavieres F., « Mestizaje y crecimiento de la población iberoamericana en el siglo XVIII », in E. Tandeter, *Procesos americanos hacia la redefinición colonial*, Paris, Ediciones Unesco, 2000, p. 72. Citons : *La Corona española, que en un comienzo trató de llevar a la práctica una especie de doctrina político-social, en la cual se configurase la nueva sociedad, con una estructura de carácter señorial y servil, y en la cual, lógicamente, no debería haber cabida para la mezcla racial, fue optando finalmente por hacer frente a las realidades que se oponían y no a determinar inútilmente esas realidades antes de que se exteriorizan* ».

¹⁵ J. Fisher, *El Perú borbónico*, Lima, Instituto de Estudios peruanos, 2000, p. 156.

¹⁶ *Ibidem*, p. 147.

¹⁷ *Ibidem*, p. 155.

¹⁸ O. C., p. 259.

¹⁹ A. Flores Galindo, *Arequipa y el sur andino, Siglos XVIII-XX*, Lima, Editorial Horizonte, 1977, p. 13.

²⁰ M. E. S., p. 302

« *Tenían haciendas, chacras, casas y huertas en Arequipa, Pampacolca ; valles de Majes, Sibuas y Vitor hasta Tambo* »²¹ précise Gustavo Bacacorzo.

Ainsi, Juan Pablo Viscardo, contemplatif, hanté par son passé, remémore depuis l'Italie, et réhabilite en Angleterre un paysage qui est demeuré peu marqué par l'homme : « *dans cette étendue des plaines de plusieurs centaines de lieues sont entrecoupées par les vallons plus ou moins profonds que les eaux ont creusés et diversifiés, par des élévations qui forment la base de ces prodigieuses montagnes, connues sous le nom de cordillères* » (*La Paix et le bonheur du siècle prochain*, 1797)²². Les principaux éléments du chevelu hydrographique extrêmement dense qui couvre la région, reviennent alors avec insistance : « *D'un autre côté elle - Arequipa - touche les Provinces hautes, qui s'étendent par les bords du grand lac de Chucuito, ou Titicaca, jusqu'à la ville de la Paz etc et qui furent la plupart dans le même état que les susdites* » (*Projet pour rendre l'Amérique indépendante*, 1790)²³.

La dette du créole vis-à-vis de son territoire natal est de tous les instants. Il serait d'ailleurs plus exact de dire de la terre et de l'eau qui ont marqué son enfance, tant ces deux éléments font partie intégrante du décor de tous les jours du petit garçon rêvant, vaguant et vagabondant dans le sud péruvien : « *sintieron los vientos de las cordilleras, verdaderos monumentos que la naturaleza parece haber levantado para perennizar la memoria de los grandes bombres* »²⁴ écrit Jorge Bacacorzo. Placé très jeune au cœur de la Nature, on peut supposer que l'enfant s'en imprègne à son état pur. De la précision toponymique et topographique de ses écrits, ainsi que du développement d'une sorte d'histoire naturelle conçue comme une description des trois règnes de la nature, minéral, végétal et animal, nous pouvons déduire que la relation qui s'établit entre Viscardo et la Nature est sans nul doute une relation complice et absolue. « *iCuántas mañanas esplendorosas ante la belleza de la campiña que circunda su bogar ! En ella, el niño dejaría volar su imaginación, como un anuncio de que a través de los años, no sólo avizoraría el panorama lugareño sino el amplio horizonte de todo un continente* »²⁵ déclare Javier de Belaunde. A la fécondité et l'immensité du paysage péruvien correspondent et s'associent la vitalité et l'imagination du jeune enfant. Comme l'écrit si bien G. Bachelard, « *l'immensité est un des caractères dynamiques de la rêverie tranquille* »²⁶. La vastitude du sud péruvien est venue, sans

²¹J., G., X., Bacacorzo, *Los hermanos Viscardo y Guzmán, pensamiento y acción americanistas*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2000, p. 177.

²²M. E. S., pp. 302-303.

²³M. E. S., p. 167.

²⁴J., G., X., Bacacorzo, *op.cit.*, p. 36.

²⁵J. De Belaunde Ruiz de Somocurcio, Javier, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Ideólogo y promotor de la independencia hispano-americana*, Lima, Fondo editorial del Congreso del Perú, 2002, p. 33.

²⁶G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, Collection Quadrige, 1998, p. 169.

aucun doute, se superposer à l'esprit errant du jeune enfant qui, adulte, va lutter pour la libération de son territoire.

Le territoire de la Révolution

Malgré les fins militaires de ses manuscrits, Juan Pablo Viscardo semble jouir, *a posteriori*, des spectacles que la nature péruvienne a offerts à ses regards. Avec des mentions et les descriptions des paysages péruviens qui se faisaient de mémoire, il dessine un univers parfait, un microcosme intemporel, hors de l'histoire. Si la mémoire est nostalgique, elle n'est pas vraiment du « passé », au sens que peut prendre ce mot s'il désigne du dépassé, de l'ancien. Ici, la mélancolie garde tout son dynamisme, et s'efface au profit de l'enthousiasme, de l'énergie passionnée. Le créole « déterritorialisé » est sensible à la qualité de son environnement : son aspect esthétique, la prodigalité et le confort qu'il apporte à ses habitants. Les éléments naturels, l'air, la terre et l'eau, revêtent une importance considérable. Viscardo, qui souffre depuis l'exil de la « présence-absence » de ce qu'il ne reverra pas, ranime une géographie du moi qu'il faut désormais libérer.

Dès ses premiers écrits portant sur la nécessité d'une révolution, c'est-à-dire dès 1781, l'intérêt que porte Viscardo à sa région natale fait de lui un écrivain aux accents régionalistes. Plus précisément, l'écriture viscardienne se centre sur elle-même, c'est-à-dire sur les problèmes du Pérou et sur les embûches de son auteur : « *Preocupándome muchísimo de informar a V. E. completamente sobre la situación y los desórdenes en el Perú, me tomo la libertad de añadir a las noticias que ya comunicado a V. E., otras que supe después de volver a esa ciudad* » (Lettre du 23 septembre 1781 adressée au Consul anglais John Udny)²⁷. Son propos ne se réduit absolument pas à quelconque vanité localiste. Il veut expliquer les qualités de son territoire ainsi que celles de son peuple. C'est sa riposte aux Européens qui étaient les porte-parole malveillants de la décadence américaine. On est donc loin de l'image d'un Viscardo aigri façonnée par Batllori, et rejetée par Simmons : « *convierte su amargura íntima en energía vivificadora* »²⁸ écrit l'historien nord-américain à la phrase duquel nous souscrivons.

Il est vrai que l'écriture viscardienne va progressivement analyser et incorporer les éléments au-delà de ses frontières personnelles. Le Pérou n'est en rien une limite idéologique restrictive. Cette région constitue le point de départ de son américanité et de son universalité. Le discours péruvien aborde très vite un contre-discours politique qui instaure un antagonisme basé sur le rejet de l'Espagne. La mémoire va préserver l'identité du jésuite, sa culture et sa propre survie. Sa mémoire régionale est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie inconsciente de ses déformations successives, qui sont elles-mêmes susceptibles de longues latences et de soudaines revitalisations impliquant le continent dans sa globalité : « *Con esta*

²⁷ O. C., p. 5.

²⁸ M. E. S., p. 137.

carta terminó la parte principal del plan que había ideado para intentar devolver la libertad a América española en caso de una guerra que parecía inminente » (*Lettre du 15 septembre 1791* adressée au Sous-secrétaire d'Etat britannique Bland Burges)²⁹. Il faudra dix années pour que le propos de Viscardo ne devienne définitivement « continentaliste ».

L'amour de Viscardo pour son territoire est en harmonie avec ses idées philosophiques. Après avoir remarqué que la violence, la cupidité et la corruption régnaient en maître sur ces terres, il rejette l'atmosphère corrompue des villes coloniales : « *Les mêmes excès eussent eu lieu dans le continent de l'Amérique, partout où les Espagnols devinrent des tyrans. Il n'y resterait, comme aux Isles, que le souvenir des anciens habitants, si une cupidité plus éclairée calculant ses intérêts, n'avait pas décidé qu'il valait mieux conserver les Indiens, que les exterminer* » (*La Paix et le bonheur du siècle prochain, 1797*)³⁰ écrit-il. Face à cet espace malsain qu'il faut transformer, Viscardo oppose l'espace rural, contrepoint de la ville. Quand bien même elle ne fut pas épargnée par la brutalité des Espagnols, la campagne, lieu de vérité et de liberté, se voit célébrée, idéalisée.

Et l'Amérique hispanique ne doit donc pas se laisser enfermer dans l'étroitesse du monopole mais s'en séparer. La conséquence s'impose immédiatement : il faut laisser faire les individus. Le libre-échange d'inspiration smithienne³¹ est préférable au protectionnisme mercantiliste qui ne profite qu'à quelques manufacturiers et marchands qui instaurent des monopoles, tandis que le libre-échange profite à tous. Il prône alors l'ouverture totale des ports : « *nos Ports vont, comme ceux de l'Espagne, être ouverts à toutes les Nations ; et que nous-mêmes nous irons visiter les régions les plus éloignées de la terre pour obtenir tous les avantages de vendre et acheter des premières mains* » (*La Lettre aux Espagnols américains, 1791*)³². Viscardo propose, quoiqu'il en déplaise aux négociants espagnols, un système indépendant basé sur l'accroissement du nombre de vaisseaux et de leurs revenus, qui créerait un marché plus vaste et entraînerait l'entente universelle. Chez Viscardo, le progrès est vite devenu un problème. Il semble que la nécessité d'un progrès pour son territoire l'ait conduit au bord d'un abîme que seul son combat quotidien pouvait remplir d'espoir.

A travers la glorification de sa région natale et du continent tout entier, le discours de Viscardo est déjà clair : le Nouveau Monde, à la recherche de son identité, doit assumer progressivement ses différences, et l'homme hispano-américain doit mieux s'identifier et connaître mieux son environnement. Sous la plume du jésuite, les Espagnols amé-

²⁹ O. C., p. 291.

³⁰ M. E. S., p. 331.

³¹ A. Bruno, *Adam Smith : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2001. A propos du discours smithien, cet auteur écrit que « son libéralisme économique est beaucoup plus pragmatique que doctrinaire. Il est fondé sur ce qu'il apprit de ses observations et de ses contacts » (p. 85). Le parallèle avec Viscardo est saisissant.

³² M. E. S., p. 374 ;

ricains, qui commençaient à contester la présence des Européens, doivent prendre la mesure spatiale de leur continent afin de participer à l'amélioration de leur destin. Grâce à Viscardo, le Pérou et l'Amérique espagnole, qui retrouvent une identité perdue au moment de la Conquête espagnole, vont faire un grand pas vers l'anticolonialisme. Le groupe créole, longtemps tenu à l'écart des postes politiques et administratifs, et considéré comme une couche blanche de seconde catégorie, s'affirme dans les manuscrits de Viscardo en tant que légitime propriétaire du sol où il vit : « *Le Nouveau Monde est notre patrie* » (*La Lettre aux Espagnols américains*)³³ s'exclame-t-il.

Pour Viscardo, l'Espagnol péninsulaire est un étranger qui, en accord avec l'étymologie du mot, doit se situer « hors de », hors de l'espace américain qui ne lui appartient pas. Afin d'éviter l'asservissement entier de l'espèce humaine, les hommes se doivent de respecter dorénavant les principes du droit naturel et ils doivent être restreints, dans leur autorité, par l'existence d'un droit international obligatoire³⁴. Avec une verve suarécienne, Viscardo écrit violemment dans le but de développer un droit universel : « *L'humanité, la justice, la raison, la morale universelle dicteraient le nouveau code du Droit des Gens à jamais purgé de la rouille immonde des siècles barbares* » (*La Paix*)³⁵. La passion de Viscardo pour la lecture, comme en témoignent les multiples citations d'écrivains et de philosophes, passion qui devait l'accompagner toute sa vie, dut se manifester d'une manière définitive très tôt. Rhétoricien, praticien de l'éloquence polémique, apologiste créole, militant indépendantiste, Viscardo embrasse toutes les facettes de l'art oratoire, articulant et évaluant l'efficacité de la volubilité et la validité de la rhétorique. L'accent mis sur l'éloquence peut s'expliquer par le goût de l'époque pour la controverse, notamment religieuse, mais surtout par la volonté de Viscardo de s'inscrire dans un mouvement intellectuel, et de construire une épistolarité capable de convaincre. Chaque lettre, dès qu'elle entre en représentation stratégique par l'usage de métaphores, du pathos, de répétitions thématiques volontaires, est un élément actif qui tend à imposer un projet indépendantiste concret et mûri au fil du temps, qui repose sur l'orgueil d'être Américain.

Condamnant comme indigne de l'homme éclairé à peu près tout ce qui existait avant lui, et dont il ne paraît voir que les côtés injustes, le jésuite déclare que tout est à renouveler, que tout doit se transformer sous l'action de la raison, qui seule a le droit de fonder des institutions et de dicter de nouvelles lois. De sorte qu'au fond de sa pensée élaborée durant son exil européen, s'entrecroisent l'idée de progrès et de révolution pour sa patrie édénique qu'il glorifie incontestablement.

³³ M. E. S., p. 363.

³⁴ J. Caffarena Gómez, « Suárez filósofo », in *Razón y Fe*, 183, Madrid, 1948, p. 137.

³⁵ M. E. S., p. 286.

LE SOUVENIR AFFECTIF D'UNE PATRIE ÉDÉNIQUE

Nombreuses sont les occurrences du terme « patrie » qui parsèment la correspondance viscardienne : « *Attaché par tous mes plus grands intérêts au sort de ma Patrie* » (*Suite du Projet*, 1792)³⁶ pour ne citer qu'un exemple. Chez Viscardo, au XVIIIème siècle, ce concept est clairement déterminé, il renvoie au Pérou, d'abord, et à l'Amérique ensuite.

La géographie et l'abondance de la Nature rappèlent aussi et surtout le mythe de l'âge d'or sous le règne de Cronos³⁷, et suscitent l'image du Paradis. Viscardo use alors d'une longue citation du jésuite Acosta : « *Tout ce que les Poètes ont chanté des Champs Elysées, et de la célèbre vallée de Tempé, et tout ce que Platon racontait ou feignait, de son Atlantide, les hommes le trouveraient dans ces contrées* » (*La Paix*)³⁸. L'usage de cette poétisation de l'espace n'est pas fortuit. Elle met en avant ses appréciations idéologiques qui contribuent à créer un écart avec l'espace urbain colonial, synonyme d'exploitation. L'estampe du sous-continent convoque les topiques du Paradis terrestre où l'homme vit libéré du péché.

En même temps, emporté par la grandeur de son sujet, Viscardo divinise avec majesté la Nature du continent et, à la manière des philosophes grecs, créateurs de vastes cosmogonies, construit un monde et une légende par la puissance de son raisonnement. Avec le descripteur créole, qui recrée littérairement l'espace de son enfance, une surestimation du continent se substitue désormais chez les Américains au sentiment d'infériorité qui les animait auparavant, et que les Espagnols européens renforçaient sans cesse. Le paysage acquiert une valeur qui va au-delà de la simple appropriation ou du souvenir de la terre patrie. La représentation des richesses fabuleuses et d'une Nature édénique surgit comme une suite immédiate de celle qu'en avaient faite les premiers colons espagnols. Comme dans *l'Histórica Relación del reino de Chile* d'Alonso de Ovalle³⁹, la tentative de transmettre cette Nature merveilleuse à un récepteur est évidente. Rapportons cet exemple qui décrit, dans son élan continentaliste, la ville chilienne de Coquimbo : « *Sous un ciel toujours serein et agréable, le pays semble avoir retenu les délices de l'âge d'or* » (*Suite du Projet*, 1792)⁴⁰.

³⁶ M. E. S., p. 193.

³⁷ Les auteurs anciens rapportent que sous le règne de Cronos, les hommes vivaient dans un état de paix et de joie perpétuelles, affranchis de la haine, de la souffrance et de la guerre. Cet âge d'or était synonyme de jeunesse, de respect et d'amour.

³⁸ M. E. S., p. 306.

³⁹ W. Casanova, « Réalité et exaltation du Chili dans les chroniques coloniales », in Collectif, *La Nature américaine en débat*, Paris, PUB, 1990, pp. 9-36. L'auteur précise l'objectif de l'œuvre : « *Un travail de diffusion, en somme, un peu à la manière d'un bon propagandiste face à l'intelligence européenne rétive, par ignorance ou préjugé, à concéder de l'importance au phénomène américain qu'elle sous-estime sans connaître* » (p. 21).

⁴⁰ M. E. S., p. 175.

La beauté de la Nature exige aussi de Viscardo une beauté du langage. Le créole, en exaltant de façon bucolique et « virgilienne » ses origines péruviennes et américaines, décrit ainsi, avec emphase et redondance, les atouts de son continent. Cet espace-temps que retrouve Viscardo, et cette vérité du « moi », entraînent une redécouverte de la réalité américaine. Ce cri poétique lancé en direction de la Nature, de l'environnement, du lieu d'ancrage, signe une véritable renaissance.

La félicité, par une autobiographie indirecte et une intertextualité poématique, s'accomplit de la fusion de l'homme avec la Nature, de l'unité originelle retrouvée. Le créole de Pampacolca est une des plus illustres et des plus complètes « manifestations » du Pérou. L'amour du jésuite pour sa région natale se répercute, d'ailleurs, dans le poème *América* de la grande gloire intellectuelle que représente Andrés Bello :

« Ni sepultada quedará en el olvido
La Paz que tantos hijos llora,
Ni Santa Cruz, ni menos Chuquisaca,
Ni Cochabamba, que de patrio celo
Ejemplos memorables atesora,
Ni Potosí, de minas no tan rico
Como de nobles pechos ; ni Arequipa
que de Viscardo con razón se alaba .»⁴¹

D'un point de vue commercial, Arequipa occupe une position névralgique⁴². Elle se situe au sud du Pérou, mais n'est pas pour autant une ville isolée : « *c'est une ville entièrement ouverte, et sans la plus petite fortification* » (*Projet*, 18 septembre 1790)⁴³. Elle constitue un lieu de passage et un lieu de départ. Point de passage d'abord vers le Cuzco, et point de départ ensuite vers la mer : « *d'un côté elle n'est éloignée que de quatre vingt lieues de Cusco, ville la plus importante ; [...] d'un autre côté n'étant pas éloignée de la mer* » (*Projet*)⁴⁴ précise-t-il dans sa machination révolutionnaire. Il faut noter la précision de ces descriptions géographiques et des observations historiques qui peuvent se diviser en trois parties.

D'abord, Viscardo fait un certain nombre de remarques sur les caractères communs que présentent, dans leur conception, la plupart des villes américaines, en se prononçant sur leur situation favorable ou défavorable. En second lieu, il examine les villes dont les ressources sont abondantes, et qui sont propices à l'alimentation continue des soldats : « *par la situation entre ces deux provinces - Coquimbo et Arequipa - , le climat, et l'abondance des provisions, rien ne paraît plus convenable pour en faire le premier*

⁴¹ A. Bello, *Antología*, Buenos Aires, Editorial Sopena Argentina, 1958, p. 48.

⁴² A. G., Urrelo, *El arequipeño Don Juan Pablo Viscardo*, Lima, ABC, 1940, p. 19.

⁴³ M. E. S., p. 167.

⁴⁴ *Idem*.

*lieu de rendez-vous*⁴⁵ » (*Suite du Projet*, 24 janvier 1792)⁴⁶. En troisième lieu, il rapporte de certaines villes, Arequipa, Cusco, une série de souvenirs personnels, destinés à nous restituer le climat de confiance qui l'entourait : « *il me semble que je pourrais y influencer assez. J'ai aussi des connaissances à Cusco, où je fis un séjour de sept ans* » (*Projet*)⁴⁷.

Installée au cœur d'une zone d'échanges privilégiée, le territoire aréquipien captait la circulation des hommes et des richesses : c'était un carrefour naturel de routes commerciales, un centre commercial florissant. La description de cette ville est nettement marquée par l'engouement de Viscardo pour les Lumières : le goût de la description, de la précision, de la connaissance historique, caractérise les missives viscardiennes⁴⁸. Le créole non seulement cite de très beaux fragments, de très belles esquisses de peintres, mais fournit encore des chiffres précis de la production de denrées coloniales, et calcule les chiffres relatifs aux importations et aux exportations : « *L'exportation de l'an 1792, dans les quatre vaisseaux Dolores, Santiago, Rosa et Union, fut de 6 233 105 piastres en or et en argent, 6780 quintaux de quinquina ; 13 065 quintaux de cuivre ; 988 1/4 quintaux d'étain [...]* » (*La Paix*)⁴⁹. Le commerce, et la croissance par le commerce, furent le tracés principal de Viscardo.

Néanmoins, le jésuite démontre que, malgré les grandes potentialités du Pérou, d'immenses possibilités restaient inemployées, les richesses n'étaient pas mises à profit : « *Tant de bienfaits que la nature nous prodigue spontanément et qui tombent en pure perte* » (*La Lettre aux Espagnols américains*, 1791)⁵⁰ écrit-il. Certains produits agricoles, par l'application d'une politique adéquate, pourraient bénéficier d'un développement considérable et par-là même, résoudre les problèmes sociaux qui affectaient toutes les catégories de la société coloniale, des Indiens aux créoles pauvres plongés dans l'oisiveté forcée. Il faut préciser qu'à l'époque du créole péruvien les exportations agricoles s'intensifièrent, tout de même, avec le système des plantations, destiné à satisfaire les besoins accrus de l'Espagne et de l'Europe. Viscardo, attentif aux potentialités de l'Amérique dans son ensemble, donne l'exemple néo-grenadin de Cucuta : « *la*

⁴⁵ Le rendez-vous est certainement révolutionnaire, si on entend par là le fait d'impliquer un changement profond dans l'action et la pensée humaines et dans les perspectives d'avenir du sous-continent. L'idée de révolution, opposée au statu-quo, implique un changement non seulement profond, mais aussi brusque. Associée à celle de radicalité, elle correspond à la croyance d'extirper le mal à la racine, pour aboutir à la fin de l'Empire espagnol. Il semble cependant que l'usage du mot « *rendez-vous* » n'est pas anodin, et qu'il renvoie à la conception révolutionnaire du jésuite, c'est-à-dire à une rencontre entre le peuple américain et la modernité représentée par l'Angleterre. La Révolution viscardienne est quasiment dénuée de violence.

⁴⁶ M. E. S., p. 178.

⁴⁷ M. E. S., p. 167.

⁴⁸ G. Benrekassa, *Le langage des Lumières : concepts et savoir de la langue*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

⁴⁹ M. E. S., p. 311.

⁵⁰ M. E. S., p. 366.

vallée de Cucuta, longue de dix lieues, et d'autant large, [était] pleine de plantations de cacaoyers, de cannes à sucre, indigo » (Suite du projet)⁵¹.

Quant à la production des fruits, elle n'était pas en reste. Les vignobles, dont l'importance est primordiale pour un homme de culture « méditerranéenne », produisaient en grande quantité. Viscardo suggère, par un langage spécialisé et par le réalisme de sa description, les splendeurs exotiques des cordillères. Citons cet extrait mélodieux, descriptif et « anacréontique » :

« Il y a des raisins de plusieurs espèces, dont quelques-uns ont un goût très délicat : on en fait de différentes sortes de vin, parmi lesquels il s'en trouve qu'ils en sont exquis [...] ; l'abondance des raisins n'est pas moindre que celle du bled ; et l'on en fait de toutes sortes de bons vins, parmi lesquels le muscat surpasse en parfum et en délicatesse tout ce que l'on connaît de ce genre en Espagne. » (La Paix et le bonheur du siècle prochain)⁵²

Les traces mnésiques et affectives sont assurément indélébiles. Sous la plume du jésuite, la Nature est prodigue, parfumée et colorée. Les cultures arbustives couvrent une grande partie de l'Amérique qui a vu naître Viscardo. Outre la vigne, il s'agit essentiellement des olivettes : « *les plantations d'oliviers ressemblent à d'épaisses forêts* » (La Paix et le bonheur du siècle prochain)⁵³. A l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre⁵⁴, sensible à tous les spectacles pittoresques, le jésuite veut imposer la vision concrète du monde péruvien, le goût exquis de la Nature.

Les manuscrits épistolaires de Viscardo ont pour objet essentiel de démontrer la perfection de la Nature américaine dont la population devait jouir avec l'indépendance : « *14 à 15 millions pour le moins, de ses sujets de l'autre hémisphère, occupant des plus grandes, plus belles, plus riches et mieux placées régions de l'Univers* » (Essai historique du 24 janvier 1792)⁵⁵. On remarquera ici le style emphatique et le rythme quaternaire qui magnifient la géographie américaine. Viscardo élabore de son pays une contre-image dont l'objectif évident était de combattre les clichés diffusés par les Péninsulaires et de convaincre ses frères d'Amérique de leur propre dignité. C'est toujours par rapport à son pays, à son histoire, à son futur, que se définit Viscardo.

Le créole péruvien, originaire d'Arequipa, n'est donc guère avare d'épithètes élogieuses pour caractériser les produits végétaux, animaux ou minéraux de sa région natale. Juan Pablo Viscardo est d'ailleurs la meilleure expression de cette Amérique métissée,

⁵¹ M. E. S., p. 184.

⁵² M. E. S., p. 304.

⁵³ M. E. S., p. 303.

⁵⁴ B. De Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Editions Carrefour, 1996, p. 9. Cet auteur écrit dans son Avant-Propos : « *J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe... J'ai désiré réunir la beauté de la nature, entre les tropiques [...]* ».

⁵⁵ M. E. S., p. 201.

de cette contrée sauvage et fertile. Et l'on trouve dans sa réalité humaine et personnelle un symbole sûr et incontestable de l'homme américain. Le créole, qui parle du Pérou, son territoire originel, développe ainsi un nationalisme embryonnaire, le germe d'un concept de nationalité qui atteindra son paroxysme au moment des luttes pour l'émancipation hispano-américaine, et qu'on retrouvera chez Baquijano, Riva-Agüero, Vidaurre ou Unanue...

BIBLIOGRAPHIE

- BACACORZO, J., G., X., *Los hermanos Viscardo y Guzmán, pensamiento y acción americanistas*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2000.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, Collection Quadrige, 1998.
- BARRIGA, Víctor, *Documentos para la historia de Arequipa*, Arequipa, 1982.
- BARRIGA, Víctor, *Memorias para la historia de Arequipa. Relaciones de la Visita realizada por el gobernador intendente Don Antonio Álvarez y Jiménez*, Arequipa, Establecimientos Gráficos La Colmena, 1946.
- BATLLORI, Miguel, *El Abate Viscardo : historia y mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Mapfre, 1992.
- BELAUNDE RUIZ DE SOMOCURCIO, Javier de, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Ideólogo y promotor de la independencia hispano-americana*, Lima, Fondo editorial del Congreso del Perú, 2002.
- BELLO, Andrés, *Antología*, Buenos Aires, Editorial Sopena Argentina, 1958.
- BENREKASSA Georges, *Le langage des Lumières : concepts et savoir de la langue*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- BRUNO, Alain, *Adam Smith : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2001.
- CAFFARENA GOMEZ, « Suárez filósofo », in *Razón y Fe*, 183, Madrid, 1948.
- CARRILLO ESPAJO, Francisco, *El Inca Garcilaso de la Vega*, Lima, Horizonte, 1996.
- CASANOVA, Walter, « Réalité et exaltation du Chili dans les chroniques coloniales », in Collectif, *La Nature américaine en débat*, Paris, PUB, 1990.
- CAVIERES F., Eduardo, « Mestizaje y crecimiento de la población iberoamericana en el siglo XVIII », in TANDETER, Enrique, *Procesos americanos hacia la redefinición colonial*, Paris, Ediciones Unesco, 2000.
- FISHER, John, *El Perú borbónico*, Lima, Instituto de Estudios peruanos, 2000.
- FLORES GALINDO, Alberto, *Arequipa y el sur andino, Siglos XVIII-XX*, Lima, Editorial Horizonte, 1977.
- MACERA DALL'ORSO, Pablo, *Arequipa : geografía colonial*, Lima, UNMSA, 1989.
- NEIRA AVENDANO, Máximo, *Historia General de Arequipa*, Arequipa, Fundación Bustamante de La Fuente, 1990.
- RODRIGUEZ AMEZQUITA, Salvador, *Monografía de la villa de Pampacolca, cuna del Precursor Don Juan Pablo Viscardo y Guzmán*, Arequipa, Impr. Miranda, 1971.
- SAINT-PIERRE, Bernardin de, *Paul et Virginie*, Paris, Editions Carrefour, 1996.
- SANCHEZ ALBORNOZ, Nicolás, *La ciudad de Arequipa, 1573-1645 : condición, migración y trabajo de los indígenas*, Arequipa, UNSA, 2003.
- SIMMONS, Merle E., *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983.
- URRELO, A. G., *El arequipeño Don Juan Pablo Viscardo*, Lima, ABC, 1940.

VISCARDO Y GUZMAN, Juan Pablo, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán* (Edición de Homenaje del Congreso de la República y de la Comisión Nacional encargada de los Actos conmemorativos del 250° Aniversario del Nacimiento de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia americana), Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998.

